

CAMPUS

L'Université de Lorraine

au service des territoires

SOLIDARITÉ

ÉCHANGES

QUALITÉ DE VIE

PROXIMITÉ

ENCADREMENT

INTERNATIONAL

INSERTION

ATTRACTIVITÉ

L'EST
Républicain

RI
Lorraine

VOSGES
matin

Juin 2024

JEUX OLYMPIQUES

SPORTIFS DE HAUT NIVEAU, ILS EXCELLENT AUSSI DANS LES ÉTUDES. LE HASARD N'A PAS SA PLACE DANS LES PARCOURS DE YANN SCHRUB ET JAMAL VALIZADEH



PHOTO CLAIRE GRAZINI

PORTRAIT

A LA RENCONTRE D'ADRIEN CLAUDEZ EN FORMATION D'INGÉNIEUR AUTOMOBILE À GUYANCOURT ET EN APPRENTISSAGE DANS UN CENTRE AUTOMOBILE D'ÉPINAL



PHOTO GÉRAUD BOUVROT

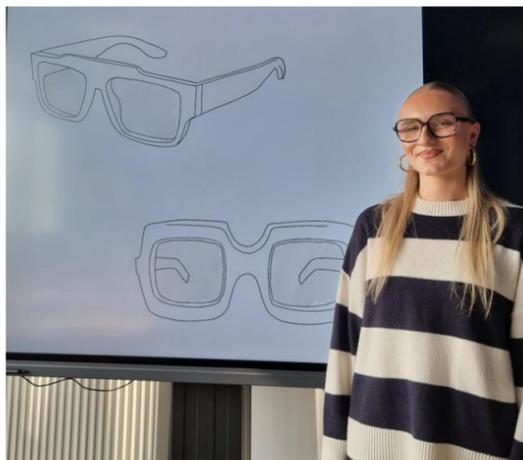
ET SI VOUS VISITIEZ LA VILLA BERGERET À NANCY ?



C'est une demeure dite « école de Nancy » des plus abouties, admirée mais rarement ouverte au public. La villa Bergeret, véritable fleuron de l'Art nouveau, classée bien évidemment au titre des Monuments historiques a été construite un an après la villa Majorelle. Située 24 rue Lionnois, elle est occupée depuis le milieu du XX^e siècle par l'université. Ce chef-d'œuvre commandé par l'imprimeur Albert Bergeret et sur les plans de l'architecte nancéien Lucien Weissenburger, à qui l'on doit aussi l'Excelsior, est exceptionnellement ouvert au public jusqu'au 31 août. Ce sont des étudiants qui s'occupent de faire visiter ce lieu emblématique et chargé d'histoire. Inscriptions : <https://www.eventbrite.fr/d/france-nancy/bergeret/>

LES LUNETTES DE CHLOÉ

Chloé Corbisez, 24 ans et originaire de Farébersviller en Moselle, a imaginé des modèles de lunettes lors d'un stage à l'IUT de Forbach. Atteinte d'une maladie des yeux, elle a choisi de créer des montures de lunettes. L'étudiante en design au lycée Henri-Loritz de Nancy a donc conçu des montures avec un nouveau matériau recyclé : un plastique obtenu à base de sciure de bois et dont l'élaboration a été brevetée par Plastinnov, la plateforme technologique de Moselle-Est. Pour Sébastien Firus, chef du département science et génie des matériaux de l'IUT de Forbach, ce stage de Chloé Corbisez constitue une aubaine pour montrer que les femmes peuvent parfaitement réussir dans les filières technologiques. Son département ne compte qu'entre 10 et 20 % d'étudiantes chaque année et ne demande qu'à se féminiser davantage.



APPEL AUX DONS POUR LES ZONES DE GRATUITÉ



Après une première édition couronnée de succès, les bibliothèques de l'Université de Lorraine organisent une nouvelle zone de gratuité à destination des étudiants en septembre prochain. Cette manifestation doit permettre de lutter contre la précarité étudiante en faisant appel à la générosité des personnels de l'université et des citoyens de toute la région lorraine pour constituer des stocks. Les objets acceptés : petit électroménager, vaisselle, linge de maison, décoration, sacs, fournitures de bureau, petits outils, jeux de société, livres et tout ce qui peut servir à la vie quotidienne. Tout doit être propre, en état de fonctionnement et transportable sans véhicule. Ceux non acceptés : vêtements, nourriture et produits d'hygiène. Les dépôts peuvent se faire dès maintenant dans les bibliothèques universitaires d'Épinal, à celles du Saulcy, Bridoux et Enim à Metz, dans toutes celles de Nancy, à celle également de Saint-Dié et à l'IUT Henri-Poincaré de Longwy.

FAIRE BRILLER LA FLAMME... DES TERRITOIRES

L'Université de Lorraine ne se résume pas à sa vitrine remplie de diplômés, de 62 000 étudiants, plus de 7 000 personnels, 49 implantations géographiques dans la région, et sa présence sur deux métropoles ainsi que 10 villes et agglomérations. L'Université de Lorraine est aussi un acteur du territoire au service de tous les territoires. Cet engagement se concrétise à travers une stratégie menée dans la concertation, collégialement, avec tous les acteurs locaux, à travers la mise en place de Schémas de déploiement universitaire territorial (SDUT). Thionville, Bar-le-Duc, Lunéville sont la démonstration par l'exemple de cette initiative. Il s'agit des trois premiers territoires lorrains à initier cette nouvelle dynamique. Elle vise à instaurer « une coordination active et efficace avec l'ensemble des acteurs locaux afin de faire de son maillage territorial une force reconnue, qui donne à voir une autre facette de l'excellence, sociale et sociétale, à partir des



atouts et des potentialités de ses campus », avance l'établissement. Ce travail de coconstruction s'appuie sur un diagnostic partagé afin de fixer un socle d'objectifs communs, d'imaginer des actions collaboratives, ou de déterminer ensemble « les services et moyens nécessaires au développement de l'activité d'enseignement supérieur en matière d'orientation, de formation, de recherche, d'innovation, de diffusion de la culture scientifique ou encore de vie universitaire ».

En cette année olympique, l'Université démontre qu'elle s'emploie à faire briller la flamme des territoires de la Lorraine. Mais pas seule. En équipe. Avec tous les partenaires locaux. Une envie de mouiller le maillot pour que tous grandissent, s'élèvent. Pour être davantage connectée à son territoire, proche des habitants et des acteurs socio-économiques, au cœur de ses transitions et au service du bien-être des étudiants.

80 ANS DE LA LIBÉRATION : UNE PLAQUE À ÉPINAL



Le 11 mai 1944 dans l'après-midi, un tapis de bombes larguées par des B-24 de la 8^e US Air Force censées neutraliser la gare ferroviaire d'Épinal faisaient d'énormes dégâts sur le coteau de Chantraine. Détruisant en partie la caserne Courcy où étaient détenus plus de 3 000 soldats de l'armée britannique originaires d'Inde, du Népal et du Pakistan. 71 d'entre eux périrent, quelque 800 autres en profiteront pour s'évader et rejoindre les maquis ou la Suisse. Un événement qui a donné lieu, 80 ans plus tard, à une cérémonie commémorative empreinte d'émotion et au dévoilement d'une plaque financée et réalisée par des étudiants de l'IUT Hubert-Curien d'Épinal qui ont travaillé à ce devoir de mémoire durant 2 ans.

DEUX ÉTUDIANTS RÉALISENT UN FILM SUR LA FIN DE VIE



Réalisé par Hugo Azmani et Manon Legrand dans le cadre du Master de Journalisme et Médias Numériques de Metz, « Finalement » est un documentaire de 26 minutes qui nous plonge dans les réflexions et les décisions entourant la fin de vie en France. Deux témoins, Loïc et Brigitte, évoquent la mort sans tabou et leur décision de vouloir mourir dans la dignité, mais surtout de vivre pleinement malgré la maladie. Les deux étudiants se sont entourés de médecins, d'associations et de militants pour aborder cette question de société et d'actualité. Manon et Hugo comptent poursuivre la diffusion de leur documentaire projeté pour la première fois lors d'un ciné-débat à Kinépolis Longwy. Voir le documentaire : <https://finalement-webdoc.webflow.io/>

Directeur de la publication : L'Est Républicain, Le Républicain Lorrain et Vosges Matin : Christophe MAHIEU.

Rédacteur en chef : Sébastien GEORGES.

Ce numéro a été réalisé par le service Education aux médias, les rédactions, le service support et les services commerciaux de L'Est Républicain.

Coordination : Alexandre POPLAVSKY et Carole OUDOT.

Rédaction : Géraud BOUVROT, Alexandre POPLAVSKY, Jean-Baptiste POUILLOT, Camille BOUZA, Alexane PLUMEY, Sébastien KHUN.

Mise en page : Marie LEBEAU, Bérandère DI GENOVA. Illustrations photographiques : L'Est Républicain, Le Républicain Lorrain et Vosges Matin.

Impression : Houdemont, mai 2024.

YANN SCHRUB, LE DOCTEUR QUI VA AUX JEUX OLYMPIQUES

EN 2024, YANN SCHRUB AVAIT DEUX OBJECTIFS : SOUTENIR SA THÈSE DE DOCTORAT EN MÉDECINE GÉNÉRALE ET ALLER AUX JEUX OLYMPIQUES. LE PREMIER EST REMPLI, LE SECOND, EN BONNE VOIE.

Yann Schrub n'est vraiment pas un garçon comme les autres. Quand ses adversaires des pistes étoilées sur les plus grands stades du monde courent un lièvre à la fois, lui a longtemps fait le choix... de ne pas choisir. Balancé entre la médecine et l'athlétisme, ses deux passions, le Sarregueminois le plus rapide de l'Est a longtemps jonglé avec l'un et l'autre, comme un funambule sur un fil.

RÉUSSITE ÉBLOUISSANTE

Élève brillant autant que talent précoce les pointes aux pieds, le champion d'Europe de cross 2023 a slalomé avec brio dans un emploi du temps serré, où les footings se faisaient parfois à la lumière d'une lampe frontale après de longues et intenses journées de cours à la Faculté de médecine de Nancy. « C'est mon équilibre, j'en ai besoin à vrai dire. Même si j'ai eu aussi des coups de moins bien », reconnaissait-il, en évoquant ses études il y a quelques

mois de ça. « Mais le sport m'a aidé à aller de l'avant, même quand c'était parfois très dur. » Il n'a, en tout cas, jamais lâché. S'offrant une réussite éblouissante dans les deux domaines. Médaillé de bronze sur 10 000 m aux championnats d'Europe en 2022, champion d'Europe de cross l'année suivante, il fera partie, cet été, des favoris au titre continental sur 10 000 m, en juin à Rome, avant de prendre la direction de Paris, où il sera une des têtes d'affiche de la délégation française.

PRESTATION DE SERMENT

Allégé d'une pression, aussi. Pendant de longs mois ces derniers temps, même un peu plus orienté vers l'athlétisme grâce à un congé sabbatique exceptionnel accordé, il continuait de plancher sur ses études et l'avouait : « C'est stimulant, ça me fait penser à autre chose. » Le vendredi 29 mars, le fondeur a soutenu sa thèse et prêté serment à Hippocrate à Nancy face au



Yann Schrub a soutenu sa thèse de doctorat en médecine à la faculté de médecine de Nancy.

jury de l'Université de Lorraine. Son travail, portant sur la prévention, le dépistage et le diagnostic de l'anémie ferriprive chez les coureurs de tout niveau en cabinet de médecine générale, lui a permis d'obtenir la mention très honorable avec les félicitations du jury. Qui devrait avoir un œil sur sa course, dans quelques mois à Paris...



Réfugié en France après avoir fui son pays d'origine, l'Iran, le lutteur Jamal Valizadeh prendra part aux Jeux Olympiques de Paris cet été. PHOTO CAMILLE BOUZA

DE L'IRAN AUX JO DE PARIS, LA VIE DE LUTTE DE JAMAL VALIZADEH

ORIGINAIRE D'IRAN, JAMAL VALIZADEH PRATIQUE LA LUTTE DEPUIS SON ENFANCE. OBLIGÉ DE FUIR SON PAYS EN 2014, IL TROUVE REFUGE EN FRANCE DEUX ANS PLUS TARD. EXEMPLE D'ABNÉGATION DANS SES ÉTUDES COMME DANS SA CARRIÈRE SPORTIVE, IL PARTICIPERA AUX JEUX DE PARIS AU SEIN DE L'ÉQUIPE OLYMPIQUE DES RÉFUGIÉS.

« Tant que je n'aurai pas de médaille olympique je ne m'arrêterai pas. » Cette phrase résume à elle seule la personnalité de Jamal Valizadeh. Celle d'une personne déterminée à réussir dans son sport, la lutte gréco-romaine. Cette consécration, le lutteur pourrait la conquérir lors des Jeux Olympiques de Paris. Un rêve pour lequel il se prépare assidûment, sans pour autant délaisser son master d'informatique. Un rythme soutenu qui n'effraie en rien celui qui a connu des épreuves bien plus difficiles.

NE JAMAIS RIEN LÂCHER

Dès son enfance en Iran Jamal Valizadeh pratique la lutte. « J'ai commencé vers dix ans. C'est un sport national là-bas. » Devenu l'un des meilleurs, il intègre l'équipe nationale. Mais au pays des mollahs la pensée différente n'est pas autorisée. « Lorsque vous avez une activité politique qui ne leur convient pas, ils peuvent vous interdire de faire du sport. » Empêché de vivre sa passion et confronté à l'autoritarisme, Jamal est forcé de fuir vers la Turquie. « J'ai travaillé dans une usine de fabrication de palettes de bois afin de payer la traversée vers l'Europe.

Chaque jour, durant 16 h, je portais l'équivalent de plusieurs tonnes. » Un travail harassant et surtout faiblement rémunéré. « En six mois, j'ai gagné 1 000 \$. » L'Europe est à portée de main. Reste désormais à l'atteindre.

UN STATUT DE RÉFUGIÉ

Le chemin vers le vieux continent est en effet loin d'être aisé. « Nous étions environ 50 sur un bateau gonflable instable. Nous nous sommes mis à l'eau avec certains pour permettre aux femmes et aux enfants d'être en sécurité. » Jamal termine la traversée à la nage. Le pied sur la terre ferme, un nouveau périple commence. De la Grèce à la France, le lutteur traverse l'Europe. « Dès mon arrivée à la Gare de l'Est, je suis parti à Calais. Je cherchais d'autres réfugiés et un endroit où dormir. » Les autorités françaises l'envoient ensuite au Mans, puis à Angers. « J'y ai obtenu mon statut de réfugié. » Bien qu'il n'ait jamais cessé de se battre, c'est aussi à cette période que Jamal reprend la lutte.

LE CHEMIN VERS LES JEUX

Guidé par son ambition sportive, il se rend en Moselle pour trouver un club. Il y entame une licence d'informatique. En parallèle, il travaille sur une plateforme logistique. Un rythme difficile mais nécessaire pour toucher du doigt ses rêves. « Je n'ai pas de sponsor. Je dois donc tout payer lorsque je me rends en tournoi. » Un investissement d'énergie payant. Outre la réussite dans ses études, Jamal Valizadeh s'impose aussi sportivement en remportant plusieurs victoires. Des succès qui lui ouvrent les portes de l'équipe olympique des réfugiés dont il devient membre en juin 2023. À ce moment, trois tournois qualificatifs pour les Jeux Olympiques se dressent devant lui. Il participe au premier sans gagner et est empêché de se rendre au suivant. « Le tournoi a eu lieu à Bakou mais les autorités azerbaïdjanaises m'ont refusé mon visa car je suis Iranien. » Avant la troisième date, le Comité international olympique (CIO) lui offre finalement sa qualification. Les yeux rivés sur Paris, Jamal Valizadeh veut gagner. Rendez-vous à partir du 5 août pour le voir triompher.

LES JEUX OLYMPIQUES SE JOUENT AUSSI À L'UNIVERSITÉ

DEPUIS 2019, LE CENTRE D'ACCOMPAGNEMENT, DE RECHERCHE ET D'EXPERTISE (CARE GRAND-EST) TRAVAILLE SUR L'ACCOMPAGNEMENT DES SPORTIFS DE HAUT NIVEAU. ENTRE SANTÉ ET PERFORMANCE, L'ÉQUIPE ŒUVRE POUR DÉVELOPPER DES APPLICATIONS CONCRÈTES DE TRAVAUX DE RECHERCHE. L'UNE D'ELLES A DÉJÀ SÉDUIT LES PROFESSIONNELS DE L'AVIRON.



Jean-Philippe Jehl, (à g.) enseignant-chercheur et porteur du projet Care, et Geoffrey Ertel (à d.), ingénieur de recherche, ont tous deux travaillé au développement de la poignée ergonomique. PHOTO CAMILLE BOUZA

Tout débute par un problème de santé. « Une championne du monde junior d'aviron ne pouvait plus s'entraîner pour cause de trouble musculosquelettique », explique Jean-Philippe Jehl, enseignant-chercheur et porteur du projet Care. « Le directeur du pôle France, Sébastien Bel, nous a contactés, Jérôme Gauchard et moi-même, pour que nous trouvions une solution. »

UN PREMIER PROTOTYPE EN FORME DE T

Commence alors un travail collaboratif. Mais comment agir sur un mal dont l'origine est située au niveau du poignet, zone essentielle dans la pratique de l'aviron ? « Nous avons développé une poignée qui a la particularité d'être en forme de T », raconte Jean-Philippe Jehl.

Une adaptation qui a permis à la sportive de reprendre l'entraînement. « Avec cette poignée, les mouvements de rotations qui la faisait souffrir n'ont plus été nécessaires, elle a pu ramer sans bouger le poignet. » Un résultat qui a poussé ses créateurs à demander son homologation auprès de la Fédération internationale.

Cependant le progrès n'a pas toujours que des amis et cette innovation a finalement été refusée par les instances dirigeantes.

Loin de les arrêter, cette embûche leur a ouvert de nouvelles perspectives. « Il nous a été demandé de continuer à travailler dessus », souligne Jean-Philippe Jehl. Dès lors, une nouvelle poignée est imaginée par les chercheurs. « Elle s'emmanche complètement sur l'aviron et possède une ergonomie permettant de mieux positionner les mains pour soulager les muscles. » L'idée semble prometteuse, d'autant que les premiers retours des sportifs sont positifs. Reste désormais à prouver l'utilité de cette invention. « Nous avons eu besoin d'une validation scientifique avec des données objectives. » Un travail confié à Geoffrey Ertel, dans le cadre de sa thèse. Celui-ci s'est intéressé à l'impact des poignées ergonomiques sur la performance, le confort ainsi que les contraintes.

UN SUCCÈS AUPRÈS DES RAMEURS

Pour cela, le doctorant a testé les poignées sur ergomètre, un équipement employé par les rameurs lors

des entraînements. « Ces mesures ont démontré un confort et un maintien supérieurs aux poignées standards, ainsi qu'une réduction des contraintes musculaires », explique celui qui est désormais ingénieur de recherche au sein du projet Care. En plus d'un succès scientifique, ces poignées ont rapidement rencontré un succès commercial. Créée en 2019, la start-up Caremosim commercialise cette innovation via une licence d'exploitation exclusive contractualisée avec l'Université de Lorraine, propriétaire du brevet. « En trois ans, nos poignées se sont exportées au Japon, en Australie, en Allemagne, aux États-Unis. Il ne nous manque plus qu'un seul continent mais nous avons des contacts avec l'Afrique du Sud », s'enthousiasme Jean-Philippe Jehl. Les Jeux Olympiques de Paris 2024 devraient donc être l'occasion de voir ces poignées équiper de nombreux athlètes. Au-delà de ces aspects, Care continue de fédérer en attirant étudiants et chercheurs. « Entre les stagiaires, les doctorants et les permanents, nous sommes en moyenne 30 personnes. » De bon augure pour ce projet qui va désormais se déployer sur trois nouveaux centres : Metz, Vittel et Épinal.

CAMILLE BOUZA



Aurélie Van Hoye est chercheuse est maître de conférences HDR à l'Université de Lorraine.

« LE CLUB SPORTIF PEUT INFLUENCER LES COMPORTEMENTS »

AURÉLIE VAN HOYE, ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE, A CHOISI DE CENTRER SES RECHERCHES SUR LA SANTÉ DANS LE SPORT. PLUS PRÉCISÉMENT COMMENT INTÉGRER LA SANTÉ SOUS TOUTES SES FORMES (MENTALE, PHYSIQUE, COMMUNAUTAIRE) AU SEIN DES ORGANISATIONS SPORTIVES.

La santé dans le sport, c'est quoi ?

La santé sous différentes formes : sociale, mentale, physique mais aussi communautaire, au niveau local et collectif. Par exemple, il y a le projet PROSCeSS, un partenariat entre Santé publique France, le ministère des Sports et les universités de Lorraine et de Côte d'Azur. Il s'agit d'outiller et de soutenir les acteurs du sport à promouvoir la santé. Toutes les thématiques de santé : développement durable, harcèlement, violence, santé psychologique et mentale, et aussi les comportements de santé : alcool, dopage, sommeil, nutrition... »

Le sport, c'est forcément la santé ?

« Les clubs sportifs imaginent qu'ils sont automatiquement sains parce qu'ils proposent du sport. Ils se disent promoteurs de santé. Alors

c'est vrai et c'est faux en même temps. Quand on regarde ce qu'il y a dans l'environnement sportif, sponsors, le frigo, la troisième mi-temps... Oui le club est offreur de sport, mais dans un environnement parfois extrêmement malsain.

C'est sûr ça qu'on travaille, sur quatre facteurs : avoir un référent santé, voir comment les questions de santé sont prises en compte, l'environnement [du club] (autour du terrain, à la cafétéria, les vestiaires, le dopage...) et les normes sociales (ne pas fumer autour du terrain...).

Le club a une fonction de service à la communauté : il accueille tous les âges, ça peut être un lieu d'échanges, et par cette nature-là il peut influencer les comportements de santé de ses adhérents. »

Comment faire pour faire avancer les

choses dans les clubs ?

« Les choses évoluent, avec de nouvelles pratiques, plus forcément dans les clubs. Ce n'est plus le premier lieu de pratique du sport des adultes, ces dix dernières années. La santé, pour les clubs, c'est donc un moyen d'avoir plus de fonds et de membres, ce n'est pas une finalité. Donc, il ne faut pas que ce soit quelque chose de révolutionnaire ou en plus, c'est juste une somme de tout petits points d'attention. Ça commence par des panneaux non-fumeur, vérifier que tout le monde a de l'eau ou ses protections... Ça n'a besoin d'être un changement structurel fort, c'est une suite d'actions au quotidien qui font que la santé est présente partout. »

C. O.

« LES ATHLÈTES DE HAUT NIVEAU NE SONT PAS DES SUPER-HÉROS »

MAÎTRE DE CONFÉRENCES À LA FACULTÉ DES SCIENCES DU SPORT DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE, KARINE DUCLOS EST ÉGALEMENT PSYCHOLOGUE SPÉCIALISÉE DANS L'ACCOMPAGNEMENT DE SPORTIFS DE HAUT NIVEAU DEPUIS PLUS DE VINGT ANS. PARMIS EUX, UNE DIZAINE D'ATHLÈTES LORRAINS PARTICIPERONT AUX JEUX OLYMPIQUES ET PARALYMPIQUES DE PARIS 2024.

Quels types d'athlètes accompagnez-vous ?

« Ce sont des athlètes qui préparent les Jeux Olympiques et Paralympiques. Il y a beaucoup de disciplines différentes. Ça va de l'aviron au canoé-kayak, en passant par l'athlétisme ou le cyclisme. Au niveau régional, je travaille avec une dizaine de sportifs lorrains qui ont obtenu la qualification aux Jeux Olympiques et Paralympiques. »

Sur quels aspects travaillez-vous avec eux ?

« Cela concerne vraiment toutes les dimensions. Le point de départ c'est la connaissance de soi. Savoir comment on fonctionne, quels sont nos besoins en tant que sportif. Pourquoi on s'engage dans des projets absolument extraordinaires que sont ceux du haut niveau. Quels sont les objectifs et comment on aborde les grandes échéances. Mon travail c'est aussi de veiller à l'équilibre de vie. Et surtout faire attention à ce qu'on appelle la charge cognitive ou affective. On va travailler par exemple sur l'attention, l'engagement, la gestion des émotions ou la concentration. Mon job c'est de trouver l'équilibre dans le déséquilibre (rires). »

ces pour peu de certitudes...

« C'est beaucoup d'heures d'entraînement et de sacrifices pour finalement chercher une performance extrêmement complexe. On peut avoir très bien travaillé sur tous les volets et pour autant, la performance n'est pas garantie... Là où d'autres vont pouvoir développer une vie sociale et amoureuse ou même sortir, lorsqu'on est sportif de haut niveau on ne peut pas ou de façon très ponctuelle. Parfois on joue sa saison sur une course, il faut être prêt le jour J, c'est assez fou. C'est un travail d'orfèvre. Les sportifs de haut niveau ne sont pas des super-héros et le propre de tout être humain, c'est notre vulnérabilité. »

À quelques semaines de l'ouverture des Jeux qui se déroulent en France, la pression est d'autant plus grande ?

« Oui très clairement. On sait bien que cette dernière année, la pression monte avec l'engouement, les personnes autour, les médias ou les discours politiques... Tout cela c'est déjà énormément de pression. Il est vrai que là c'est à Paris, on est à la maison donc il y a un peu plus d'obligation de résultats. Mais c'est une aventure collective fabuleuse avec beaucoup d'émotions. »



Karine Duclos avec le pongiste messin Maxime Thomas, médaillé aux JO de Tokyo.

C'est finalement beaucoup de sacrifi-

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-BAPTISTE POUILLOT

Les étudiantes et étudiants de Lorraine aux Jeux Olympiques

LONDRES 2012



AVIRON
Germain CHARDIN
(IUT Charlemagne)

TOKYO 2020



ATHLÉTISME
Augustin BEY
(IUT Charlemagne)



TENNIS DE TABLE
Pauline CHASSELIN
(Staps)



AVIRON
Camille JUILLET
(Architecture)



AVIRON
Thibaud TURLAN
(IUT Charlemagne)

RIO 2016



AVIRON
Valentin et Théo ONFROY
(IUT Charlemagne)



AVIRON
Pierre HOUIN
(IUT Charlemagne)



AVIRON
Germain CHARDIN
(IUT Charlemagne)



CANOÉ-KAYAK
G. KLAUSS et M. PÉCHÉ
(IUT Charlemagne)

PARIS 2024



ATHLÉTISME
Yann SCHRUB
(Médecine)



MARCHE PAR ÉQUIPE
Pauline STEY
(Ex- IUT Charlemagne)



BOCCIA
Ludwig BROUILLARD
(M2-HCP Pouvoirs, Identités et cultures dans l'Occident moderne et contemporain-NANCY) Actuellement réserviste au sein de l'équipe de France paralympique en Boccia, peut être appelé pour remplacer un de ses coéquipiers



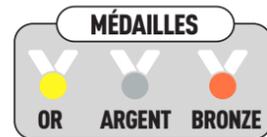
AVIRON
Milla MASSEMIN
(L2-Psychologie-NANCY) Actuellement réserviste et vise plutôt une sélection pour les Jeux de Los Angeles 2028



LUTTE
Jamal VALIZADEH
(M1-Informatique-METZ) En lice pour une qualification olympique



MARCHE ATHLÉTIQUE
Clémence BERETTA
(Ex-étudiante)



UNE UNIVERSITÉ FAITE DE SES TERRITOIRES

STÉPHANE LEYMARIE EST DEPUIS 2022 VICE-PRÉSIDENT À LA STRATÉGIE TERRITORIALE ET À LA VIE INSTITUTIONNELLE DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE. UN POSTE INÉDIT, QUI TÉMOIGNE D'UNE VOLONTÉ DE SE TOURNER DAVANTAGE VERS LES DIFFÉRENTS TERRITOIRES QUI ONT MAILLE À PARTIR AVEC L'UL.



Stéphane Leymarie, vice-président en charge de la stratégie territoriale et de la vie institutionnelle.

Pourriez-vous nous parler du point de départ de cette volonté de déploiement de l'Université ?

Cette approche est à mon sens un véritable changement de philosophie. Tout d'abord, il ne faut pas oublier que l'UL est une création récente, qui a réuni en 2012 quatre établissements. Cela s'est fait en plusieurs phases, la première consistant à créer un ensemble uni à partir de ces éléments. La deuxième période a consisté à faire rayonner l'UL au niveau scientifique et international, car c'est ce qui est demandé par les politiques publiques. Et la troisième, maintenant donc, consiste justement à muscler notre deuxième jambe, celle du local, après un certain nombre de tensions sur cette question. »

Quels genres de tensions ?

« Elles avaient lieu en particulier entre Nancy et Metz, cette dernière ayant l'impression d'être secondaire au sein de l'UL. Depuis, de nombreuses instances ont, à parts égales, des Messins et des Nancéiens, et nos réunions se font souvent en alternance dans les deux villes. »

Et ce rééquilibrage a donc été plus loin, avec l'ensemble de la zone couverte par l'UL ?

« Voilà. Grâce à la Conférence Universitaire Territoriale, se réunissent dorénavant une fois par an l'UL, la Région, les Départements, le Sillon lorrain, et les douze communautés de communes ou municipalités où nous sommes implan-

tés. De manière plus régulière, avec juste ces derniers acteurs en moins, ses membres se réunissent aussi tous les deux mois au sein des comités territoriaux. Le but de ces moments, où les lieux de réunion alternent également, est de faire le point, de proposer de nouvelles choses aux parties prenantes, de découvrir les possibilités qui existent avec l'UL, que cela soit en termes d'emplois, de vie étudiante, de recherche... Les gens se déplacent, covoiturent, voient les autres sites, et on se rend compte – moi aussi, d'ailleurs – que l'Université c'est aussi la ferme durable de la Bouzule, le site de recherche d'Homécourt, etc. »

Comment est-ce que vous résumeriez cela ?

« Je dirais que jusque-là, l'UL avait des antennes délocalisées. Dorénavant, elle a davantage des campus avancés dans les territoires. Ceux-ci représentent l'Université, permettent de prendre des contacts avec des entreprises ou autres acteurs locaux notamment. Si l'on pense à la réindustrialisation de la Lorraine, plusieurs projets en cours se sont faits en concertation avec l'UL, qui reste un acteur incontournable. Mais vu que ces projets n'ont pas lieu dans les métropoles, on a évidemment besoin de ces postes avancés, qui ne nous ont pas attendus d'ailleurs pour tisser des liens avec leur environnement local. »

GÉRAUD BOUVROT

INTERNATIONAL ET LOCAL ?

Une question me vient, par rapport au rayonnement international de l'UL, exigé notamment par le classement de Shanghai et autres listes d'universités. Comment peut-on le faire faire coexister avec un ancrage local ?

« Bonne question ! C'est vrai que cela peut paraître paradoxal à première vue. Cependant, l'UL partait déjà avec quelques atouts. Par sa position géographique, la Lorraine tisse depuis longtemps des alliances avec ses voisins.

Au niveau universitaire, c'est par exemple le cas avec l'Université de la Grande Région [soit un ensemble regroupant des universités belges, luxembourgeoises et allemandes en plus de l'UL, depuis 2008]. Les deux dimensions se croisaient donc déjà : maintenant, on cherche un effet d'entraînement grâce à tout cela, en particulier en termes d'investissements étrangers. »



Yann Todeschini présente le Schéma de déploiement universitaire territorial.

« On se voit parfois plus beau que l'on est », glisse dans un sourire Eric Sand à propos des réalités de l'enseignement supérieur. Un maire qui pense avoir tant d'étudiants dans sa ville « alors qu'en fait, non » ou, a contrario, un retour plus massif que prévu des étudiants dans leur zone géographique d'origine, sont autant de surprises révélées par les diagnostics de l'UL.

UN PROCESSUS LONG

Pour mener ceux-ci, c'est Yann Todeschini qui a été embauché, comme chargé de projet, avec le soutien de l'État. Depuis janvier 2024, le trentenaire a lancé les premières étapes d'un processus prévu au bas mot sur plusieurs années, à l'initiative de l'université.

VOUS PRENDREZ BIEN UNE PETITE DOUZAINES DE SDUT ?

DEPUIS CETTE ANNÉE, L'UL PROPOSE AUX DIFFÉRENTES ZONES QU'ELLE COUVRE DES SCHÉMAS DE DÉPLOIEMENT UNIVERSITAIRES TERRITORIAUX (SDUT). LEUR BUT EST D'INFORMER LES ACTEURS LOCAUX SUR LES RÉALITÉS DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, MAIS AUSSI D'APPROFONDIR L'ANCRAGE DE L'UNIVERSITÉ EN LORRAINE.

« La démarche avait été entamée avant mon arrivée, tempère-t-il. Il fallait déjà découper la Lorraine en différents territoires, en fonction des bassins d'emploi, des bassins d'éducation, des données de l'Insee, etc. » Ce sont ainsi douze territoires qui ont été définis, dont les quatre premiers – Thionville, Épinal, Bar-le-Duc et Lunéville – se voient dès cette année présenter leur diagnostic. « Mon rôle est que tout le monde soit informé de la même façon, pour pouvoir avancer », déclare Yann Todeschini.

UNE COORDINATION, MAIS PAS DU HAUT VERS LE BAS

À chaque présentation de diagnostic, il trouve en face de lui différents acteurs locaux : composantes de l'UL bien sûr, mais aussi élus, membres du Crous, de France Travail... Autant d'acteurs qui sont ensuite

invités à participer à une feuille de route. C'est le moment où le chargé de projet s'efface au profit de ces acteurs locaux, « qui ont l'habitude de travailler ensemble », précise Eric Sand. « Parfois il y a déjà des choses qui sont faites sur place, comme un lycée à Thionville qui achète des imprimantes 3D avec l'IUT : c'est le genre d'action qui renforce l'université sur place et ses liens avec les autres institutions. » Et le reste du temps, ce sera aux différentes parties prenantes, université comprise, de proposer des actions à mener. « Accroître le nombre de formations dans une ville par exemple, ça impose de revoir le nombre de repas proposés par le Crous, et leur amplitude horaire, qui peut décaler des cours le soir et obliger à déplacer des trains ou d'autres transports. » D'où la nécessité de réunir autant d'acteurs que possible.

GÉRAUD BOUVROT

Calendrier de mise en place des Schémas de Déploiement Universitaire Territorial (SDUT)

2024

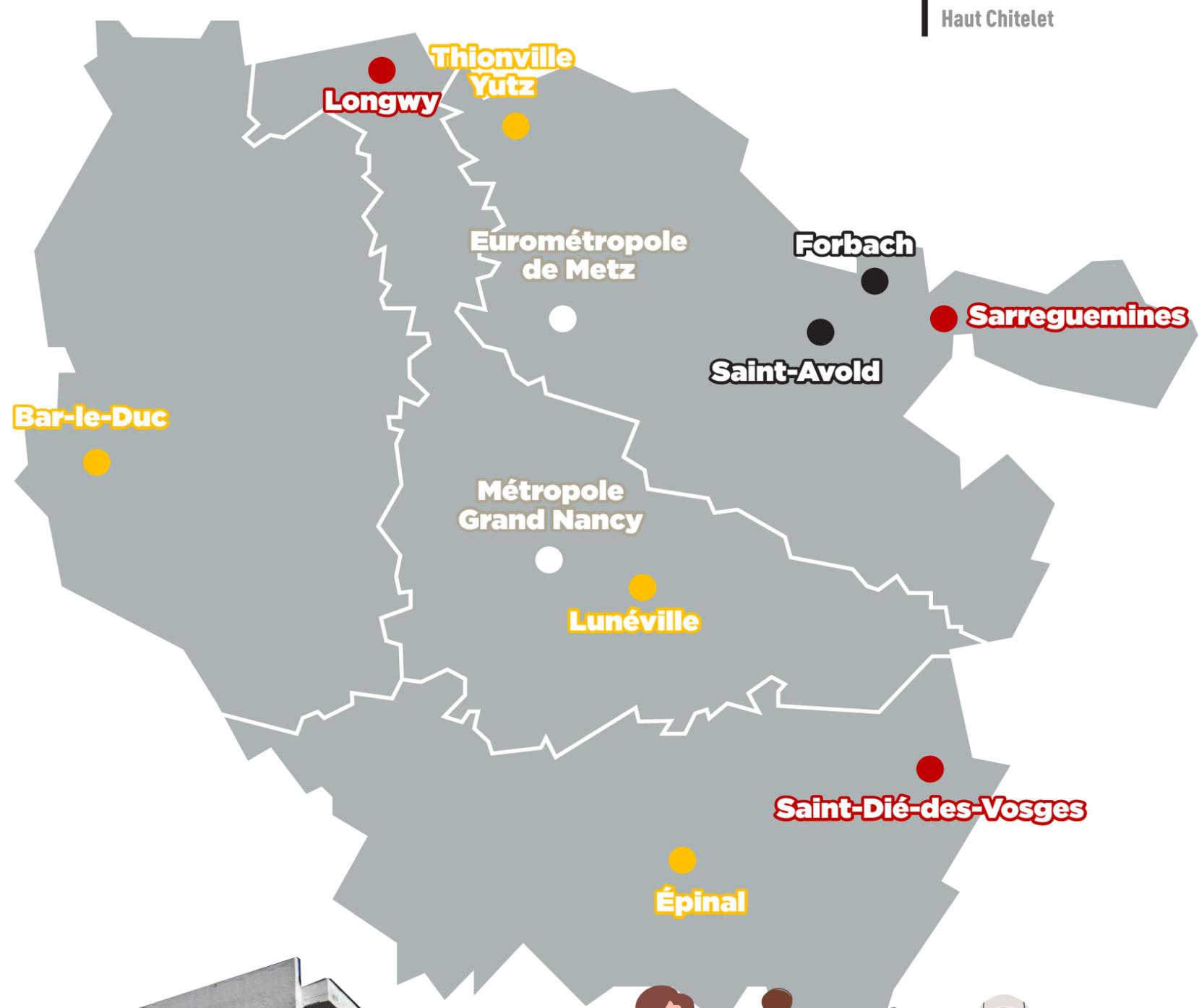
Thionville-Yutz
Bar-le-Duc
Lunéville
Épinal

2025

St-Dié-des-Vosges
Longwy
Sarreguemines

2026

Forbach
Saint-Avold
Faulquemont
Orne Lorraine Confluences
Seille et Grand Couronné
Haut Chitelet



UN ÉTUDIANT, ÇA BOUGE ÉNORMÉMENT

PLUS QUE N'IMPORTE QUELLE AUTRE, L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE EST TOURNÉE VERS SES TERRITOIRES, AVEC 49 IMPLANTATIONS SUR 13 INTERCOMMUNALITÉS ET DEUX MÉTROPOLIS. MAIS ENTRE UN TERRITOIRE TRÈS SPÉCIALISÉ COMME CELUI D'ÉPINAL, RECONNU NATIONALEMENT POUR SES FORMATIONS AUTOUR DU BOIS, ET UN AUTRE COMME BAR-LE-DUC, QUI NE DISPOSE QUE D'UN INSPÉ COMME OFFRE D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR, LES PUBLICS ÉTUDIANTS NE SONT FORCÉMENT PAS LES MÊMES, ET L'UNIVERSITÉ S'ATTACHE À MIEUX LES CONNAÎTRE, EN PARTICULIER EN SE RENSEIGNANT SUR LEURS MOBILITÉS.



Eric Sand, chargé de mission animation territoriale.

Chaque université est unique en un sens, et nous le sommes aussi, pour cette présence sur toute la Lorraine. D'ailleurs on ne parle pas de l'Université de Nancy-Metz, c'est bien qu'il y a une raison », explique Eric Sand, chargé de mission « animation territoriale ». Mais une fois cette présence attestée, encore faut-il comprendre qui fréquente l'UL : d'où viennent les étudiants, où étudient-ils, et où vont-ils travailler ensuite ? Autant de questions « qui ne se posaient pas ces dernières années, ou pas autant » reconnaît Eric Sand.

UN MARCHÉ DE L'EMPLOI LOCAL DÉTERMINANT

Pour y répondre, il a fait appel au savoir-faire d'Amélie Briffaux, directrice de la Délégation à l'appui au pilotage, à l'évaluation et à la qualité. À l'aide du centre d'appels de l'Université,

celle-ci a interrogé les étudiants diplômés à vocation professionnelle – comprendre, ceux et celles disposant d'un diplôme professionnalisant.

« Et les résultats sont parfois surprenants ! », s'exclame Eric Sand. En Moselle-Est par exemple, il y a à la fois un fort recrutement, mais aussi une forte insertion locale, ce qui veut dire que les diplômés sont souvent embauchés dans les parages.

C'est très différent de Saint-Dié par exemple, où des formations au génie électrique présentent aussi un fort recrutement – la filière est en demande – mais peu au niveau local, conduisant plutôt à un départ des diplômés.

DES DÉPLACEMENTS NON SANS INFLUENCE SUR LE BIEN-ÊTRE

« Et tout ça, il est très utile de le savoir pour penser au mieux la mission de l'université, qui

est double : il faut émanciper ces jeunes, leur permettre de s'ouvrir, tout en répondant aux besoins de main-d'œuvre sur les territoires », continue Eric Sand. Quitte à être surpris donc, et même à devoir remettre en cause ses idées préconçues sur la vie étudiante.

« Autre exemple, celui des Spinaliens qui logent chez leurs parents et font le trajet tous les jours pour venir étudier. On s'est rendu compte que ce n'était pas si tranquille que ça comme vie, de dormir chez papa et maman, car les navetteurs comme eux sont les moins bien psychologiquement. »

Amélie Briffaux, à ses côtés, ajoute : « Dans notre enquête sur la vie étudiante, on a pu mesurer certains indices de mal-être, comme le renoncement au soin. Il va être le plus fort chez ceux qui ont très peu de temps libre, comme les futurs ingénieurs. Alors imaginez un ingénieur qui est également navetteur... »

GÉRAUD BOUVROT



LA COLLECTION UNIVERSITÉ DE LORRAINE ET TERRITOIRES



MOBILITÉ



DONNÉES DE RÉFÉRENCE



VIE ÉTUDIANTE



CULTURE SCIENTIFIQUE TECHNIQUE ET INDUSTRIELLE



Une collection de documents de référence

→ u2l.fr/ulterritoires

MARTINE JOLY : « TROUVER DES NICHES AUTOUR DU RECYCLAGE »

Martine Joly, en tant que maire de Bar-le-Duc et présidente de la communauté d'agglomération Meuse Grand Sud, vous êtes en contact étroit avec l'Université de Lorraine pour l'établissement d'un schéma de déploiement universitaire territorial...

« Oui, l'Université est venue vers nous. Il y a quelques mois on avait commencé à parler de ça. Ils se sont souvenus de notre envie de faire quelque chose pour le territoire. »

Quel est l'objectif ?

« Il est simple. Il consiste à développer sur notre territoire des formations diplômantes et professionnalisantes pour que nos jeunes, locaux ou qui viennent de l'extérieur, aient la possibilité de se former à Bar-le-Duc. Cela va nous permettre de travailler au rayonnement du territoire et à son attractivité si on arrive à implanter des formations innovantes. »

À quel type de formations pensez-vous ?

« On ne va pas inventer une université de la ruralité. Il faut déterminer des formations adaptées à notre typologie de territoire. On a Cigéo pas loin, on sait que les métiers du nucléaire vont avoir des besoins énormes dans les dix années qui arrivent. Je pense aussi à des industries inno-

vantes. Je propose que l'on travaille sur tout ce qui est recyclage et revalorisation des déchets de l'industrie. Il y a des niches à trouver là-dedans. Il y a aussi les métiers liés à l'agriculture et à l'aménagement du territoire. »

Faire du sur-mesure pour le territoire en quelque sorte ?

« Oui, trouver les formations qui vont contribuer à identifier Bar-le-Duc et son agglomération comme une niche captive. »

Et avec l'Université de Lorraine ?

« On a eu une réunion de lancement début avril, nous allons avoir une nouvelle réunion avant l'été pour recenser les besoins des entreprises. Il ne faut pas les oublier. On peut raisonnablement se dire que dans les deux ans on pourrait avoir les premières formations. »

Formation initiale ou alternance ?

« Il faut proposer les deux pour aider au mieux nos entreprises. C'est le devoir des élus que de les aider pour qu'elles puissent se concentrer sur leur développement et non pas à passer un temps infini à trouver des salariés. »

PROPOS RECUEILLIS PAR KARINE DIVERSAY



Martine Joly. PHOTO JEAN-NOËL PORTMANN

PIERRE CUNY : « LE LIEN AVEC L'UNIVERSITÉ EST PRIMORDIAL »



Pierre Cuny, maire de Thionville. PHOTO PHILIPPE NEU

L'offre étudiante connaît un nouvel essor dans l'agglomération thionvilloise. Impulsé par le maire Pierre Cuny, en collaboration avec l'Université de Lorraine.

Le Thionvillois a longtemps souffert d'un phénomène de désertification de formations supérieures. Ce temps est révolu ?

« Oui et les chiffres l'attestent : nous sommes passés de 900 étudiants en 2014 à 2 500 aujourd'hui. Ce coup d'accélérateur a été donné en 2016 avec la création d'un comité de pilotage de l'enseignement supérieur au niveau de l'agglomération Portes de France-Thionville. Nous avons mis l'accent sur trois axes de développement : compléter l'offre déjà existante avec des filières complémentaires, favoriser une vraie vie étudiante et engager une réflexion sur la construction de logements étudiants. La création d'un 4e département à l'IUT Thionville-Yutz a lancé cette reconquête. »

Thionville va signer avec l'Université de Lorraine un SDUT. Quel(s) bénéfice(s) tirez-vous de ce partenariat ?

« Ce lien est nécessaire et primordial. On ne peut pas se passer de l'expertise de l'UL qui labélise nos formations diplômantes. La quête de financements ne pourrait pas se réaliser sans cette collaboration. À la rentrée 2025 ou 2026, nous allons ouvrir une 1re année de droit. Une centaine d'étudiants n'auront plus à se rendre à Metz ou à Nancy. D'autres projets sont en cours comme une cinquième année de master à l'Institut de soudure (en lien avec l'IUT), un diplôme d'ingénieur au lycée la Briquerie, la création d'un campus des métiers du numérique sur le site de l'U4 à Uckange, un bachelor en commerce au lycée la Providence, etc. La proximité est un gage d'équité pour notre jeunesse. »

« Ce lien est nécessaire et primordial. On ne peut pas se passer de l'expertise de l'UL qui labélise nos formations diplômantes. La quête de financements ne pourrait pas se réaliser sans cette collaboration. À la rentrée 2025 ou 2026, nous allons ouvrir une 1re année de droit. Une centaine d'étudiants n'auront plus à se rendre à Metz ou à Nancy. D'autres projets sont en cours comme une cinquième année de master à l'Institut de soudure (en lien avec l'IUT), un diplôme d'ingénieur au lycée la Briquerie, la création d'un campus des métiers du numérique sur le site de l'U4 à Uckange, un bachelor en commerce au lycée la Providence, etc. La proximité est un gage d'équité pour notre jeunesse. »

Quid du médical ?

« La formation des infirmiers s'est musclée. Le curseur pourrait être mis sur des bachelors paramédicaux avec des formations en podologie, en biologie médicale, etc. »

BRUNO MINUTIELLO : « IL Y AURA DE NOMBREUSES PISTES À EXPLORER »

Bruno Minutiello, en quoi le schéma de déploiement universitaire territorial peut-il avoir un impact sur le territoire lunévillois ?

« Ce schéma est développé par l'Université de Lorraine en partenariat avec les collectivités. Il doit organiser et conforter la présence de l'UL dans les villes moyennes comme Lunéville. Et ne pas développer des formations uniquement dans les métropoles que sont Nancy ou Metz. »

Quel est l'enjeu pour le territoire lunévillois ?

« Il s'agit de pouvoir récupérer toute une partie d'étudiants qui n'iraient pas dans les métropoles. Autant certains jeunes sont prêts à partir à l'étranger poursuivre des études supérieures, autant d'autres ne feraient pas 50 km pour cela. On a aujourd'hui des jeunes, excellents élèves, qui seraient capables de faire médecine par exemple mais qui n'iront jamais parce qu'ils se retrouvent face à des contraintes sociales. »

Une réunion s'est tenue en avril à Lunéville. A quoi servira cet état des lieux ?

« L'état des lieux portait sur les potentiels d'étudiants, sur l'accompagnement des entreprises au plus près du territoire notamment en recherche et développement. L'UL a énormément de choses à apporter au monde de l'entreprise. Notre rôle d'élu est aussi d'être facilitateur. »

L'UL est présente sur le territoire grâce à l'IUT. Qui quittera bientôt Lunéville. Comment développer d'autres formations ?

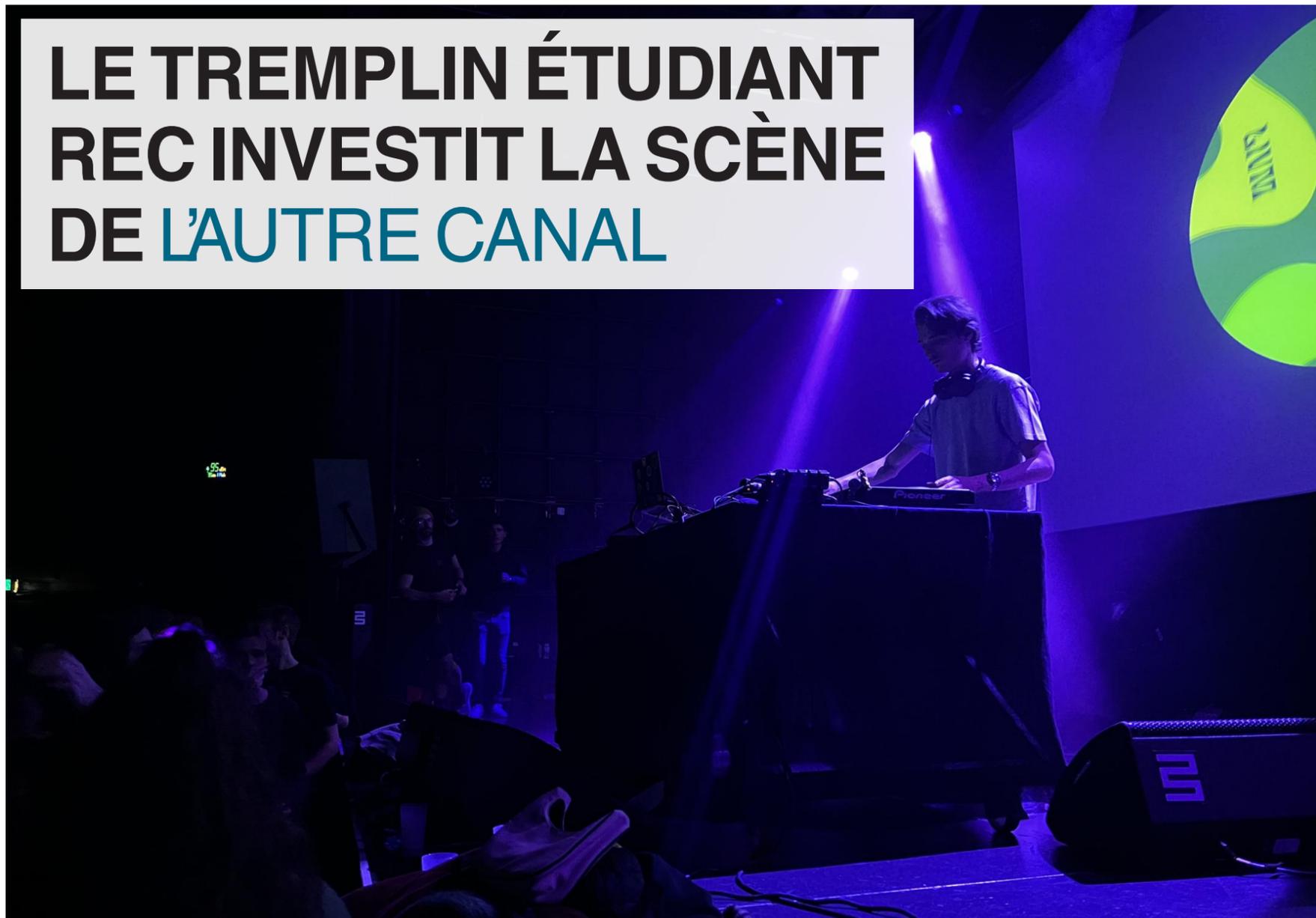
« C'est toute la question. Et c'est d'ailleurs le départ de l'IUT et le recentrage sur Vandœuvre qui a déclenché le fait qu'on se rencontre. Le bâtiment qui accueille aujourd'hui l'IUT a vocation à rester dédié à la formation. Et il ne faut pas imaginer un jour que l'Université ne soit plus présente sur le territoire. Il y a de nombreuses pistes à explorer. Je suis confiant, car il y a une véritable envie de la part de l'UL. »

PROPOS RECUEILLIS PAR ADELIN ASPER



Bruno Minutiello, président de la CCTLB. PHOTO ADELIN ASPER

LE TREMPLIN ÉTUDIANT REC INVESTIT LA SCÈNE DE L'AUTRE CANAL



ORGANISÉE PAR LA FÉDÉRATION ÉTUDIANTE DE LORRAINE (FÉDÉLOR), LA 13^E ÉDITION DU TREMPLIN MUSICAL REC (REGARDE, ÉCOUTE, CHOISIS) S'EST TENUE, JEUDI 4 AVRIL 2024, À L'AUTRE CANAL. DEVANT UN PUBLIC CONQUIS, DIX GROUPES SE SONT AFFRONTÉS EN ESPÉRANT DÉCROCHER SA PLACE POUR SE PRODUIRE LORS DES NOCTURNES ÉTUDIANTES EN SEPTEMBRE PROCHAIN.

Du rap, du reggae mais aussi de la techno ou encore de la house... Pour sa treizième édition, le tremplin musical REC a de nouveau fait vibrer les murs de L'Autre Canal, aux sons d'une programmation riche et entraînante.

Sur scène ce soir-là, dix groupes « dont au moins un membre est étudiant », précise Chloé Pierlot, chargée de mission culture au sein de la Fédélor.

L'occasion pour ces artistes de se produire sur scène devant un public d'environ 500 personnes. Mais pas que.

« Les cinq groupes gagnants se produiront lors des Nocturnes étudiantes en septembre devant plusieurs milliers de personnes. »

Et pour s'assurer que la salle soit pleine, « le paquet a été mis sur la communication en amont », indique la jeune femme.

Une initiative qui a porté ses fruits puisque 280 billets avaient déjà été vendus lors des préventes.

TRENTE PARTENAIRES RÉUNIS

Une soirée comme celle-ci ne s'organise pas en un claquement de doigts. « La Fédélor dispose d'un pôle événement pour ce type d'évènement », détaille Chloé. Durant plusieurs mois, deux personnes de la fédération ont donc été chargées de tout préparer. En plus de la vente des tickets, le financement du tremplin a aussi supposé de trouver des partenaires. « Nous en avons finalement 30 : des entreprises privées mais aussi des structures publiques. »

Parmi elles, l'Université de Lorraine, qui a contribué au financement du REC à travers le Fonds de Solidarité et de Développement des Initiatives étudiantes (FSDIE). « Ce fonds permet de subventionner les divers événements organisés par les associations étudiantes labellisées à l'Université », souligne Jules Ferber, vice-président étudiant à

l'Université de Lorraine. Une contribution de la faculté, essentielle aux yeux de celui-ci afin « d'animer la vie étudiante, de valoriser les talents de l'Université, [...] de s'ouvrir à de nouveaux styles musicaux en découvrant de nouveaux artistes et de mettre en avant divers acteurs de la vie étudiante nancéienne ».

LA PARTICIPATION INÉDITE D'AUTRES STRUCTURES

En effet, pour la première fois depuis la création du tremplin, plusieurs structures associatives ont pris part à la soirée : Radio Campus, La Guilde (média culturel), La Vie nocturne (création d'événements étudiants) et le Groov (valorisation de la culture urbaine), ainsi que le centre culturel de Vandœuvre. De quoi poursuivre l'ambition de la Fédélor d'ouvrir davantage la culture aux étudiants.



Rendre la fête accessible au plus grand nombre, c'est l'objectif de La Vie Nocturne, une association proposant des soirées à thème sur Nancy. PHOTO CAMILLE BOUZA

LE REC FAIT LA PART BELLE AUX ASSOCIATIONS

Du point de vue associatif, le tremplin REC a pris cette année une autre dimension. La Fédélor a en effet convié d'autres associations à participer à l'évènement. De Radio Campus en passant par la Guilde jusqu'à La Vie Nocturne et Groov, toutes ont bénéficié d'un stand à L'Autre Canal. L'occasion de rencontrer un public majoritairement composé de jeunes et d'étudiants.

SE FAIRE CONNAÎTRE

Gagné en visibilité, c'est l'un des objectifs de La Vie Nocturne. « Nous organisons des soirées à thème à destination des étudiants et des jeunes actifs », explique Joakim, son président. L'idée ici est de rendre accessible la fête grâce à « des tarifs réduits ». Au-delà du simple amusement, ces évènements ont parfois une vocation caritative.

Si la participation à ce type de rendez-vous est une première pour l'association, d'autres devraient suivre. « Nous avons été très bien reçus », conclut Joakim.

Rendre accessible la culture
Sur le stand d'à côté, les membres de La Guilde sont venus avec un tout autre message. « Nous cherchons à rendre accessible la culture », souligne Fanny Beauvais Gély, vice-présidente de la structure. « Il se passe beaucoup de choses à Nancy et nous voulons en montrer le plus possible. »

Pour cela, l'association peut compter sur 17 bénévoles qui sillonnent « entre trois à cinq évènements par semaine » et en rendent compte à travers des contenus photo et vidéo publiés sur les réseaux sociaux. Un média associatif à suivre pour ne rien rater de la vie culturelle nancéienne.

**27
Sept
MDE**

MAISON DE L'ÉTUDIANT
Ile du Saulcy, Metz

**360
FESTIVAL**

LA RENTRÉE ÉTUDIANTE SUR LE CAMPUS DU SAULCY

ÉLISA DC BRASIL

(Musiques électroniques / Drum & Bass)

YOSHI & DI ORIGINALZ

(Rap / Scratch / BeatBox)

P.O.Box

(Ska Punk)

CONCERTS & DJ ÉTUDIANTS . ANIMATIONS & ASSOCIATIONS ÉTUDIANTES . **SIMULATEUR DE PARAPENTE** . BALADE AVEC UN ÂNE . **ROLLER DISCO** . JEUX VIDÉO . **AUDIOVISUEL** . RADIO & TWITCH . THÉÂTRE . BOXE AVEC DES MOTS . **COMBAT DE SUMO** . FOOD TRUCK . **GAMELLE ÉTUDIANTE** . JEUX EN BOIS . **MINI GOLF** . PARCOURS ARTISTIQUE . **MARCHÉ DES CRÉATEURS ÉTUDIANTS** .

POUR SUIVRE LES ACTUS  [vie_etudiante_ul](https://www.instagram.com/vie_etudiante_ul)

EUROMÉTROPOLE
METZ

 UNIVERSITÉ
DE LORRAINE

Metz
l'étudiante

 **cvec**
Contribution Vie Étudiante
et de Campus



Adrien Claudez est passionné par tout ce qui roule. PHOTO GÉRAUD BOUVROT

ADRIEN CLAUDEZ EST EN FORMATION D'INGÉNIEUR AUTOMOBILE À GUYANCOURT, DANS LES YVELINES. MAIS EN PARALLÈLE DE CES COURS, CE VOSGIEN EST EN APPRENTISSAGE AU CENTRE AUTOMOBILE NORAUTO D'ÉPINAL. À LA FIN DE SES ÉTUDES, IL BÉNÉFICIERA DONC D'UN CURSUS COMPLET D'INGÉNIEUR, ET SERA LUI-MÊME APTE À GÉRER UN CENTRE AUTOMOBILE, CHOSE QU'IL N'AURAIT PU ENVISAGER SANS APPRENTISSAGE.

Au milieu du magasin, le jeune homme derrière un ordinateur est en train de gérer les stocks de matériel mais, au besoin, il est tout aussi apte à passer côté garage pour changer les pneus d'un client. Il faut dire que la franchise Norauto, il commence à la connaître. « J'étais au centre auto de Remiremont pendant mon BTS Maintenance véhicules légers, comme emploi étudiant, nous confie-t-il. Puis la directrice Sabrina Issele, qui est venue à Épinal ensuite, m'a proposé cet apprentissage. » Passionné par tout ce qui roule, il poursuit donc ses études à Guyancourt, pour une formation unique en France de mécatronique, sobrement appelée "Ingénierie des process d'assistance aux véhicules". Sur ces trois années de formation, il doit apprendre auprès de chacun des responsables : la première année auprès du responsable de vente, la deuxième vers le chef d'atelier, et la dernière enfin avec la directrice du centre. L'objectif, clairement, est de connaître le fonctionnement d'ensemble d'un centre Norauto pour, à terme,

pouvoir en gérer un. « C'est ce qu'on m'avait proposé depuis le début. J'aime la mécanique, le travail en atelier, mais à cause d'un handicap à la jambe, je ne pourrai peut-être pas faire ça toute ma vie, avoue-t-il. Donc puisqu'on m'a proposé ce parcours, plutôt axé management, et que je pouvais le faire, j'y suis allé. »

UN CURSUS D'INGÉNIEUR PLUS LARGEMENT ACCESSIBLE GRÂCE À L'APPRENTISSAGE

Et ce parcours justement, « il aurait certainement été compliqué de le faire sans apprentissage », déclare Khira Boudjella, déléguée régionale Grand Est d'OPCO Mobilité. Cet opérateur de compétences coordonne les formations dans le milieu de la mobilité, et donc ceux de l'automobile. Agréé par l'État, et en lien avec les entreprises, il finance les formations comme celle d'Adrien Claudez et participe autant au choix qu'à la formation du maître d'apprentis-

sage. « Aujourd'hui, les entreprises du secteur sont en tension, continue-t-elle. L'apprentissage est quelque chose de très plébiscité pour répondre à leurs besoins, y compris dans le supérieur. »

Le tournant sur ce point, selon elle, se situe en 2021 après la crise de la Covid-19. « Auparavant, l'apprentissage était plutôt destiné à l'infrabac, même si cette formation de Guyancourt existe par exemple depuis 2008. Mais ces dernières années, les contrats d'apprentissage et de professionnalisation sont très nombreux dans l'enseignement supérieur, qui représente même 53 % des apprentis dorénavant ! »

Et côté candidats, même si une petite partie (17 %) rompent leurs contrats avant la fin, les résultats semblent parler d'eux-mêmes. Au sein du Grand Est, ce sont ainsi 40 % des bénéficiaires de contrat d'apprentissage qui trouvent un CDI six mois après leur diplôme, et 29 % qui continuent leurs études.

TELECOM NANCY LANCE UN NOUVEAU DIPLÔME D'INGÉNIEUR EN CYBERSÉCURITÉ

À LA RENTRÉE PROCHAINE, L'ÉCOLE D'INGÉNIEURS TELECOM NANCY ACCUEILLERA LA PREMIÈRE PROMOTION DE SA NOUVELLE FORMATION EN ALTERNANCE DÉDIÉE À LA CYBERSÉCURITÉ. UN DOMAINE EN PLEINE EXPANSION POUR LES FUTURS ÉTUDIANTS QUI POURRONT, GRÂCE À CE DIPLÔME, TRAVAILLER DANS LES SECTEURS DE LA SANTÉ, DE L'INDUSTRIE, DES BANQUES OU DE LA DÉFENSE.

Dans le cyber range, la plateforme technologique de l'école Telecom Nancy, les deux salles d'entraînement baptisées « red team » et « blue team » nous plongent dans l'univers intrigant de la cybersécurité. Une plateforme pourvue d'une cinquantaine de postes et d'une salle serveur qui a vu le jour en 2017. Dans cette salle hyper sécurisée, les étudiants peuvent par exemple simuler une attaque ou tenter de protéger une infrastructure. « L'intérêt de cette plateforme, c'est de pouvoir placer les étudiants en immersion sur des topologies qui se rapprochent au plus près de ce qu'on rencontre en entreprise » détaille Rémi Badonnel, responsable du pôle cyber de l'école d'ingénieurs. Une plateforme d'entraînement à la pointe qui pourra donc être investie par la première promotion de la nouvelle formation en alternance lancée à la rentrée prochaine.

Le responsable du pôle cyber de l'école Telecom Nancy, Rémi Badonnel, et Alexandra Demski, étudiante qui termine sa formation en cybersécurité dans la salle d'entraînement « blue team ». PHOTO JEAN-BAPTISTE POUILLOT



« UNE DES PREMIÈRES ÉCOLES »

Ce diplôme d'ingénieur spécialisé en cybersécurité se déroulera sur trois années dont deux en apprentissage où les étudiants pourront affûter leurs compétences dans le vaste domaine de la cybersécurité. « On est une des premières écoles en France si ce n'est la première à être habilitée pour ce diplôme », se réjouit le

responsable du pôle cyber. L'alternance, une aubaine pour Alexandra Demski qui achève sa dernière année d'apprentissage au sein d'un cursus qui se rapproche du nouveau diplôme d'ingénieur. « Ça fait deux ans et demi que je travaille avec la même équipe donc ça crée des liens. Je suis beaucoup plus à l'aise et j'ai bien évolué dans les missions qu'on m'a proposées », confie l'étudiante polyglotte de 23 ans.

bizarre qui pourrait potentiellement générer une attaque, une menace ou une fuite de données », décrit-elle. Un domaine passionnant, où la recherche de la faille revêt une dimension grisante. De quoi en faire un métier de challenge où le renouvellement est permanent pour la future diplômée. « C'est constamment évolutif, on ne peut jamais se reposer sur nos lauriers. Il faut se remettre en question et il y a une grande diversité de missions ». Quant à l'idée reçue selon laquelle on passerait ses journées devant l'écran sans lien social ? Elle la balaie d'un revers de main. « Dans la cybersécurité, il faut de la collaboration entre les équipes sinon ça ne fonctionne pas. L'humain a toute sa place ».

JEAN-BAPTISTE POUILLOT

L'HUMAIN A TOUTE SA PLACE

Dans son entreprise, ses missions portent notamment sur l'amélioration de l'outil dédié à la cybersécurité. « Celui-ci permet de vérifier que ce qui est fait sur le poste est légitime et qu'il n'y a pas un comportement



Jean-Marc Martrette, directeur des relations industrielles et du monde socio-économique, Marin Vincent, vice-doyen à l'innovation et au développement, et Romain, assistant ingénieur, ont présenté E-Endo. PHOTO CAMILLE BOUZA

« Faire dialoguer les savoir, c'est innover ». Slogan de l'Université de Lorraine, cette maxime ne s'arrête pas à de simples mots et a des implications concrètes dans de nombreuses disciplines.

L'un des exemples les plus parlants est celui de la faculté d'odontologie. Depuis 2022, celle-ci dispose d'une halle technique en ingénierie dentaire née d'un partenariat entre la filière universitaire et l'entreprise MicroMega, l'un des principaux fabricants de dispositifs endodontiques (qui ont vocation à traiter l'intérieur de la dent, NDLR).

FAVORISER LA RECHERCHE

La halle technique est tout d'abord un espace collaboratif. « Il permet un travail avec d'autres domaines de la santé comme l'ingénierie. Nous y accueillons également des stagiaires », détaille Jean-Marc Martrette, directeur des relations

LE FUTUR DE L'ODONTOLOGIE SE DESSINE À L'UNIVERSITÉ

LA FILIÈRE ODONTOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE DISPOSE D'UNE HALLE TECHNIQUE ET D'INGÉNIERIE DENTAIRE, UN ESPACE DE TRAVAIL COLLABORATIF ENTRE LA FACULTÉ ET L'ENTREPRISE MICROMEGA. LES DEUX PARTENAIRES S'ENGAGENT DÉSORMAIS DANS UN NOUVEAU PROJET : LE PROGRAMME E-ENDO.

industrielles et du monde socio-économique.

L'ancien doyen de la faculté d'odontologie y voit aussi un moyen d'encourager la recherche. « Plusieurs de nos étudiants réalisent des thèses d'exercices sur des problématiques amenées par leur professeur ou les industriels. »

ÊTRE AU CŒUR DU DÉVELOPPEMENT

Dans le second espace de la halle, dédié à la certification, les liens entre le monde universitaire et entrepreneurial sont encore plus parlants. « Ce centre d'essai et de certification permet de valider les instruments avant leur mise sur le marché. »

Un fonctionnement avantageux puisqu'il permet à la faculté d'être au cœur du développement et à l'industriel, de tester son matériel. « Nous vérifions notamment les normes et des dimensions », souligne Romain, assistant ingénieur. « Nous essayons de reproduire des situations réelles dans une

bouche. » Ces contrôles permettent une connaissance plus fine du matériel et donc, à terme, une meilleure utilisation par les praticiens et une diminution des risques pour les patients. Ces volontés de faciliter la pratique et de réduire les risques, se retrouvent dans le programme E-Endo. Fruit d'une collaboration entre MicroMega, l'Université et la startup La Preuve numérique, il vise « à robotiser l'acte endodontique », avance Jean-Marc Martrette.

Une vision à long terme précédée de plusieurs étapes. « L'idée est de récupérer des données pour sécuriser l'acte en mettant en place un suivi des praticiens et du matériel. » Ces mêmes données permettront ensuite de connaître la vie entière d'un instrument, « de sa fabrication à son recyclage » mais aussi de fournir « un programme personnalisé à chaque praticien pour éviter toute casse lors de l'intervention ».

Un pas de géant vers le futur de l'endodontie et l'assurance pour l'Université et ses partenaires d'être à la pointe de l'innovation.

AMENER LES ÉTUDIANTS AU THÉÂTRE, MISSION (IM)POSSIBLE ?



« *Fidélités, ou la panenka de Hakimi* » est une pièce écrite par Mona El Yafi et mise en scène par Ali Esmili. PHOTO PATRICK GALBATS

EN PLEIN CŒUR DU VERDOYANT CAMPUS DU SAULCY, À METZ, L'ESPACE BERNARD-MARIE KOLTÈS PROPOSE UNE OFFRE THÉÂTRALE DIVERSIFIÉE, BASÉE AVANT TOUT SUR LES ÉCRITURES CONTEMPORAINES. MAIS ALORS QUE SON EMPLACEMENT POURRAIT LAISSER PRÉSAGER LE CONTRAIRE, ET EN DÉPIT DE PLUSIEURS INITIATIVES ALLANT DANS CE SENS, LE THÉÂTRE PEINE À ATTIRER UN PUBLIC ÉTUDIANT.

Une chose est sûre, l'endroit ne manque pas de charme. Au milieu des arbres et presque au bord de la Moselle, l'espace Koltès jouxte aussi la Maison des Étudiants, avec son salon de thé à petits prix tenu par l'association La Gamelle Étudiante. Pourtant, les habitués du théâtre ont en général quitté les bancs de la fac depuis longtemps.

DÉPOUSSIÉRER LES SALLES DE SPECTACLE

« Il faut dire qu'on est dans le campus, oui, mais un peu à l'écart, et que pendant longtemps il n'y avait même pas écrit le mot "Théâtre" quand on s'approchait », avoue Lee-Fou Messica, la directrice. Rajoutez à cela des stéréotypes largement répandus sur le théâtre, comme étant "un truc de vieux", vous obtenez un public « composé d'une bonne partie de cheveux blancs, glisse la directrice, mais qui se renouvelle tout de même. Et depuis mon arrivée il y a 6 ans, on est passé de 2 500 spectateurs annuels à 7 900. »

Pour arriver à rajeunir ce public, Lee-Fou Messica a pourtant plus d'une carte dans sa manche. Déjà, en tant que scène conventionnée d'intérêt national, l'espace Koltès propose aux étudiants – boursiers ou non – des places à 1 €. À la rentrée prochaine, il accueillera le festival 360, avec la Maison des Étudiants : une occasion de franchir le pas de la porte pour les nouveaux occupants du campus. En début d'année toujours, l'équipe a l'habitude d'aller au contact des enseignants du secondaire ou du supérieur, pour leur proposer des pièces adaptées à leur programme, à prix de groupe. Plus tard, vers la fin d'année scolaire, le lieu ouvre ses portes à des troupes étudiantes, dans le cadre notamment des Journées arts & culture dans l'enseignement supérieur. Et la programmation, enfin, mise sur les formes d'écritures modernes, toujours dans l'idée



Dès la rentrée de la Toussaint, la pièce « *Andy's gone* » (metteur en scène Julien Bouffier, autrice Marie-Claude Verdier) sera jouée à l'espace Koltès, avec des casques audio immersifs. PHOTO DR

de « dépeussier le théâtre », dit sa directrice.

LE PROGRAMME 2024-2025

À venir, à la rentrée de la Toussaint, un triptyque immersif appelé *Andy's gone*. Le nom vous dit quelque chose ? Normal, il s'agit d'une réinterprétation du mythe d'Antigone... Dans un monde futuriste, à l'aide d'un casque audio. Vous préférez rester au présent ? Allez donc voir « *Fidélité, ou la panenka de Hakimi* », une création questionnant l'identité d'une femme franco-marocaine, le soir d'un match France-Maroc. Pour ceux que la « poussière » du passé ne dérange pas, essayez « *L'Autre Monde ou les*

États et Empires de la Lune », écrite par Cyrano de Bergerac... Et éclairée entièrement à la bougie ! Enfin si vous souhaitez couper la poire en deux, entre passé et présent, testez un classique revisité au goût du jour. Par exemple avec l'adaptation du roman « *Le rouge et le noir* », par Catherine Marnas. Julien Sorel y est campé par Jules Sagot (l'informaticien du « Bureau des légendes », sur Canal +), dans un récit toujours aussi actuel sur l'ambition, le pouvoir, et les transfuges de classe qui, souvent, se brûlent les ailes. Entre toutes ces propositions, il y aura donc de quoi aiguiser la curiosité des étudiants messins, qui plus est pour 1 €.

MYTHE ORIGINAL
LA MALÉDICTION DE CHAM

Informations & réservations

www.ebmk.fr

ÉTUDIANTS
tous les
SPECTACLES
à 1€*

Découvrez la saison 24-25 !

espace bernard-marie Koltès

scène conventionnée d'intérêt national
écritures contemporaines direction artistique lee fou messica

Théâtre à partir de 10 ans

©Université de Lorraine / Espace Koltès - Metz - Licences E.S. 2023-002029 / 002030 / 003687



*SUR PRÉSENTATION D'UNE CARTE D'ÉTUDIANT EN COURS DE VALIDITÉ

DES ACTIVITÉS PHYSIQUES EN TERRE INCONNUE



POUR DES ENFANTS « BULLE », HOSPITALISÉS DANS UN SERVICE D'ONCOLOGIE, DES FEMMES EN SURPOIDS OU QUI ONT PERDU BEAUCOUP DE POIDS À LA SUITE D'UNE CHIRURGIE DE L'OBÉSITÉ, MARINE ASSELIN, ENSEIGNANTE-CHERCHEUSE À L'UNIVERSITÉ DE LORRAINE, IMAGINE DES ACTIVITÉS PHYSIQUES ADAPTÉES À CHACUN.

C'est la vie », dit souvent son petit garçon de 4 ans pour expliquer ces petits événements du quotidien qui nous bousculent et nous chambouent. Et la vie, pour Marine Asselin, 34 ans, enseignante-chercheuse à l'Université de Lorraine, basée sur le site de Bridoux à Metz et spécialisée dans les Activités physiques adaptées (APA) santé, a apporté son lot de tristesse et de vicissitudes. D'absence aussi, en l'occurrence celle d'un père parti trop tôt alors qu'elle n'était âgée que de deux ans. Mais la vie lui a également ouvert des perspectives, des rencontres, des couloirs, elle qui a pratiqué l'athlétisme à très haut niveau jusqu'aux championnats de France. Aujourd'hui, elle enseigne, conduit des recherches, alors qu'elle n'a eu son bac scientifique qu'au rattrapage. « Preuve que quand on trouve sa voie, on peut aller très loin », glisse Marine.

DÉCLIC ET IMMERSIONS

Car la vie lui a mis sur sa route un sujet qu'elle portait en elle d'une manière instinctive depuis son enfance. Le besoin d'aider les autres. « Petite, je rêvais d'être infirmière pour une association humanitaire », confie-t-elle encore. De soulever aussi des montagnes comme sa

maman, Marie-Claude, qui du jour au lendemain s'est vue contrainte de passer d'assistante de direction à directrice de la petite entreprise familiale. À présent, Marine imagine et conçoit, dans le cadre de ses recherches, des programmes d'activités physiques « quand les personnes ne peuvent pas en pratiquer ».

Le dé clic, le déclencheur, s'est construit au fil de son cursus, avec le soutien et la bienveillance de son mentor, sa professeure à la faculté des Sciences du sport d'Orléans, Nancy Rebot, dans son Loiret natal. Elle l'encourage à effectuer des stages dans le domaine qu'elle enseigne aujourd'hui. Marine mène une première étude pilote au Québec sur l'impact du surpoids sur la pratique d'activités physiques des femmes après une chirurgie bariatrique, dite aussi chirurgie de l'obésité. Des femmes dans une situation très complexe, avec parfois un important surplus de peau pouvant entraver leur quotidien. Changement de décor et de public au CHRU de Nancy, à Brabois, auprès des jeunes hospitalisés dans le service d'oncologie. Là, il s'agit d'imaginer des activités pour des enfants qui ne semblent pas en capacité d'en pratiquer. « On jouait avec un ballon de volley en mousse et dès qu'il touchait le sol, il fallait le désinfecter. Ils s'essayaient aussi à des exercices de boxe ».

Elle est également intervenue dans un autre service

pédiatrique auprès d'enfants diabétiques de stade 1.

ACTIVITÉ ET INACTIVITÉ PROFESSIONNELLE

Licence, master, thèse et puis le besoin de vivre, d'expérimenter des programmes, de prendre aussi du temps pour soi, pour pratiquer du sport de pleine nature et perfectionner son anglais. Pendant cinq ans, elle court le monde. Australie, Inde, retour en France, envol pour la Réunion et depuis un an elle a posé ses valises avec sa petite famille en Lorraine, à Metz. Son poste définitif en poche, dans l'attente d'un nouvel heureux événement qui doit pointer son petit minois dans quelques mois, elle vient de signer plusieurs études qui devraient être publiées prochainement.

Elle a aussi des projets sur le feu notamment sur l'activité et l'inactivité physique face à la sédentarité professionnelle. Tout ce temps que l'on passe derrière un ordinateur, assis et donc sans bouger alors que l'Organisation mondiale de la santé (OMS) recommande 150 mn d'activités modérées par semaine. Bref, des recherches à mener, des risques aussi à prendre. C'est la vie. Mais si on ne la risque pas, on ne la vit pas.

ALEXANDRE POPLAVSKY